

1993

32

DU LAIT A L'AIDE

Paru in : *La relation d'aide*, Forum de l'IFRAS/PUN, 1993, p.13-24.

Que pourrait apporter un praticien de l'analyse à la notion de "relation d'aide" sinon quelques éclaircissements relatifs à la signification inconsciente que revêt pour un sujet la mise en oeuvre d'une telle relation ?

Or, déjà, la supposition même d'une signification inconsciente des actes accomplis par un sujet (notamment l'acte qui consiste à aider quelqu'un) semble classer à la fois la théorie de l'inconscient à laquelle il est fait référence, et la position éthique de celui qui l'énonce, en l'occurrence moi-même. D'autant qu'un écart tout à fait considérable s'est creusé entre le type humain à quoi avait affaire Freud au siècle dernier, que j'appelle le névrosé standard, et qui prédomine toujours sur les trois-quarts de la planète, et le type d'humanité majoritaire à quoi nous avons affaire ici-même en Occident. En exagérant un tant soit peu les choses je dirai que nous avons affaire à deux mondes parfaitement distincts, qui ont des modes d'évolution (notamment sur le plan social, et plus spécifiquement familial) absolument incompatibles. Cet excès se traduit d'habitude par cette forme d'arrogance qui nous fait considérer les pays dits du "tiers monde" comme des sous-développés. Qu'ils puissent à leur façon résister activement à l'introduction de nos propres modes et rythmes de développement est une éventualité qui ne semble effleurer ici personne, alors qu'ailleurs, en Afrique du nord par exemple, fleurissent sur ce thème des publications tout à fait édifiantes.

C'est dire que la conception freudienne de la cure est chez nous caduque dès lors qu'elle s'adressait à des névrosés se débattant avec le problème de la transmission d'une instance tierce qui, pour Freud, se présentait sous la forme de la fonction paternelle. Cette fonction ayant été pratiquement évacuée par nos modes d'adaptations sociologiques aux exigences de la "techno-science" [Stoïanoff, 1990] ce sont des variantes de la conception freudienne de la cure qui tentent d'aborder les problèmes posés par l'adaptation au nouveau paradigme humain ainsi mis en place.

En réalité, Freud intervient à un moment de mutation essentiel à la formation du monde "démocratique" occidental, et son rôle a essentiellement été d'aider un certain nombre de patients à choisir leur camp. Il y a lieu de considérer le surgissement de la "relation d'aide" comme concomitant de cette mutation. A faire entrer cette mutation dans un schéma théorique, j'irai jusqu'à dire que la "relation d'aide" c'est ni plus ni moins que le retour dans le réel de cette instance tierce comme telle forclosée de nos institutions. En somme, puisqu'elle n'est pas interdite la "relation d'aide" devient quasi obligatoire.

De surcroît, les quelques névrosés résiduels (ces « fantômes de la psychanalyse », Bougnoux, 1991) qui hantent notre monde occidental, et qui par pur hasard se comptent préférentiellement parmi les travailleurs sociaux, s'accordent au radeau de cette "relation d'aide" dans l'espoir de sauver ce qui leur reste d'humanité menacée de robotisation.

Ayant ainsi d'emblée choisi mon camp, celui des névrosés, comme d'ailleurs la plupart des tenants de la psychanalyse (par opposition aux adeptes des différentes psychothérapies), j'admets d'avance les objections qui pourraient m'être adressées, venant du champ de référence propre à des théorisations de l'inconscient (ou de la cure) rivales de celle de Freud.

Mais des objections sont susceptibles de m'être faites par ceux-mêmes qui se réclament d'une postérité freudienne, notamment les tenants d'une pratique "lacanienne". Au sein de ce courant, on admet, en effet, que la cure se réduit à explorer la chaîne signifiante, sans que soit privilégié aucun de ses nouages, pas même un "point de capiton" susceptible de supporter la signification inconsciente.

Cette opinion serait fautive si elle accréditait l'idée qu'en fin de cure l'inconscient (et donc la chaîne signifiante) serait parfaitement mis à plat et que la déliaison s'effectuerait sans reste. Il va sans dire qu'un tel reste pourrait effectivement être constitué, en fin de cure, par une croyance renforcée aux vertus de la "relation d'aide", cette fois quasi sacralisée. Etant ainsi devenue pour le sujet analysé (et donc le thérapeute en herbe) une planche de salut, bien mal serait inspiré celui qui tenterait de la lui subtiliser. Il y a lieu, pour le moins, de la considérer comme une sublimation indépassable. Mais personne n'est obligé de faire crédit au caractère désintéressé d'une pratique placée sous de tels augures. Tout porte à croire, en effet, que la "relation d'aide" ainsi mise en oeuvre, loin d'être désintéressée, vise à endoctriner celui qui la reçoit.

Nous donnerons divers exemples d'un tel endoctrinement, dont certains d'autant plus pernicieux que couverts par la méconnaissance propre à l'inconscient. C'est ainsi que, de son passage du champ caritatif à celui de l'action laïque, l'expression "relation d'aide" garde un air inspiré qui n'inspire pas toujours confiance. De mémoire de croisé on sait que les croisades (actions collectives exemplaires pour l'exercice du droit d'ingérence), faute d'aider à l'accès des lieux saints, ont tout au plus engraisé l'empire byzantin. D'où la question : peut-on aider sans aliéner et y a-t-il relation d'aide sans une éthique du sevrage ?

1°. D'une "relation d'aide" qui ne serait pas pédagogique ?

L'abeille aide à polliniser la fleur dont elle recueille le nectar et le Père Noël aide à ramoner les cheminées tout en disposant les cadeaux au pied de l'arbre de beauté. Ils aident sans le savoir. Aider en sachant les obligerait à spécialiser leur action et à négliger leur but initial. Autrement dit : à se pervertir. Tout autre est l'aide apportée "de surcroît". Le sens qui aide à vivre, c'est souvent le surcroît de sens qu'on apporte sans le savoir. C'est en ce sens qu'aider ou aimer c'est donner ce qu'on n'a pas.

Je viens de définir une relation d'aide qui ne serait pas pédagogique, et donc qui ne virerait pas à la "relation d'accompagnement" [Salomé, 1987], c'est-à-dire vers une relation de pouvoir. Pour cela il y a lieu de faire confiance à la capacité d'aide qui est celle des communautés ouvertes au sens. Je veux dire celles qui ne se tiennent pas quittes de par la mise en oeuvre de moyens d'aide d'ordre matériel, mais sont — de surcroît — initiées aux pouvoirs du symbole. Car le sens ne surgit pour un sujet que de l'effet de sens, c'est-à-dire de la substitution d'un symbole à un autre symbole. Pour cela aucune autre compétence en fait n'est requise que celle du maniement d'une langue.

2°. Fonction et champ de la "relation d'aide"

Depuis Carl Rogers [Rogers, 1971], la "relation d'aide" nécessite, en un premier temps, la formation d'intervenants aux techniques d'entretien, de façon à ce que leur soit facilitée la communication avec ceux qu'ils sont censés aider. Ce qui n'est pas dit c'est que les savoirs ainsi acquis produisent des modifications subjectives parfois très importantes chez ceux qui les reçoivent.

On compte sur cet acquis pour obtenir une efficacité accrue chez ceux qui auront franchi sans encombre le cap de cette formation. Et tant pis pour ceux qui auront "décroché" en cours de route.

En un second temps, cette "relation d'aide" se spécialisera sous forme de relation d'accompagnement. Parmi les différents plans où pourra s'exercer cette nouvelle relation nous allons évoquer tout spécialement aujourd'hui ceux où le corps, et notamment le corps souffrant, se trouve intéressé. D'où une série de questions :

La douleur : est-ce un mal qui requiert une aide ?

Chacun s'attend aujourd'hui à ce qu'on dise que la souffrance est le mal absolu. Comme si la douleur était pur non-sens. L'ennui c'est que l'homme est un animal parlant et que le problème du sens prend souvent chez lui le pas sur l'existence pure et simple. Pour qui est entré en langage (comme d'autres entrent en religion) la relation l'aide est une injure majeure si elle se méprend sur le sens qu'elle est susceptible de prendre pour l'intéressé. Aider nécessite donc du « tact », c'est-à-dire un mode d'effacement dans le registre de l'être. Se laisser enseigner par la façon dont autrui "sait y faire" avec sa douleur, par exemple, plutôt que de se précipiter à maîtriser ladite douleur.

Une dimension eschatologique surgit alors qui fait qu'aider devient synonyme de sauver, peut-être même contre le gré de celui qui donne toute l'apparence de la détresse. Et comme l'homme est paraît-il la mesure de toute chose, chacun apprécie le mal-être ou la précarité de l'autre à l'aune de sa propre expérience. Il est dès lors permis de s'interroger sur la légitimité (sinon la pertinence) de la "relation d'aide", compte tenu des résistances que cette aide rencontre. L'aide à l'alphabétisation, l'aide au travail, l'aide au logement, l'aide à l'enfance, l'aide médicale, l'aide juridique rencontrent toutes des obstacles majeurs, dont la levée ne dépend pas, hélas, toujours de la bonne volonté des agents sociaux. Je me limiterai, pour ma part, aujourd'hui, à l'examen de la légitimité de l'intervention sur le corps d'autrui.

A-t-on le droit d'intervenir sur le corps d'autrui ?

Qu'il s'agisse de la douleur d'une manière spécifique ou du corps souffrant d'une façon plus générale, la relation d'aide s'autorisait jusqu'ici du discours médical. Ce discours rencontrait une limite, qui est le principe éthique et juridique de l'*habeas corpus*. Le droit de Jouir de son corps (et donc d'en disposer à sa convenance) a été jusqu'à ce jour la règle irréfragable que la société dite libérale a cru devoir établir, comme corrélat de l'abolition du servage mais aussi de la désacralisation du corps. Règle évidemment kantienne mais tout aussi sujette à caution que la règle inverse édictée par Sade.

Si rien en effet, de l'inconscient, ne s'oppose en théorie à ce qu'autrui dispose de mon corps, il n'en est pas de même en pratique, puisque l'atteinte portée à l'Autre, en tant que signification inconsciente de mon corps, indique par ses conséquences que l'unité supposée de cet Autre est un concept indépassable. Ce sont les signes d'implosion subjective consécutifs à une violence faite au corps qui me font dire : ne touche pas à mon fantasme inconscient, autrement dit, à ce dont se soutiennent à la fois et mon corps et ma subjectivité. Inversement, au nom de ce type d'interaction, et sous prétexte de: "relation d'aide", toutes sortes d'interventions sur le corps s'autorisent, de nos jours, de conceptions de l'inconscient autres que freudiennes et vont même jusqu'à édicter de nouvelles règles éthiques tendant à abolir la sacro-sainte doctrine de l'*habeas corpus*.

Parmi les cas où la "relation d'aide" vise à intervenir sur le corps, sous prétexte qu'il s'agit d'aider le sujet à réaliser son plus cher désir (guérir! [ou se métamorphoser, au moyen de la chirurgie esthétiques au besoin]), il y a lieu de distinguer au moins deux modes d'intervention, ceux qui relèvent de la somatothérapie et ceux qui relèvent des transplantations d'organes.

Les somatothérapies

Dans le contexte présent où la lisibilité de la "signification inconsciente" des actes de certains sujets devient aléatoire, compte tenu de la fragilité, pour ne pas dire plus, de ladite "signification inconsciente", nous assistons à des essais de modification du cadre analytique freudien aux fins d'une efficacité accrue de la thérapie chez de tels sujets. Répondant à des tentatives faites en ce sens déjà au temps de Freud, ces techniques nouvelles [Meyer C., 1992] récuse la signification langagière des actes au profit de l'imaginaire corporel qui centre ces pratiques. Cette régression du symbolique à l'imaginaire se veut momentanée et stratégique, mais elle n'est pas sans faire surgir un contexte théorique tout empreint de cette régression.

Passons sur "la régression jusqu'à la naissance" comme condition idéologique imposée au *rebirth*, c'est-à-dire au droit à l'éternité, depuis toujours revendiqué par les peuples et ressuscité comme satisfaction tout terrain, dans les techniques en question. Passons aussi sur la néo-catharsis où la jouissance, dite autre (J.A.) par Lacan, s'éponge au contact du corps siliconé du thérapeute et au gré des trances que s'accorde l'analysant.

L'élément d'endoctrinement réside principalement dans le concept d'analyse mutuelle et donc dans les bénéfices partagés par le couple analysant/analyste du fait de la "circulation des émotions". Et ceci indépendamment des opinions contradictoires circulant à propos des affects fondamentaux et leur lisibilité sur le visage ou le corps des sujets [Ekman, 1992]. Il convient toutefois de noter que, lorsque les conflits ne trouvent pas de solution par la voie discursive, ils se résolvent par une circulation des émotions en quoi consistent les guerres de toujours, et plus particulièrement celle qui aujourd'hui, tout près de nous, unit dans le sang Serbes et Croates, puis Serbes et Bosniaques. L'"analyse mutuelle" que permet l'exploration intime du corps de l'autre en temps de guerre (celle de ses orbites évidées, de son ventre éviscéré, de ses "rognons" délocalisés, etc.) témoigne de l'efficacité de l'imaginaire lorsque la magie du discours le déconstruit.

Mais que ceux qu'une telle vision des choses viendrait à offusquer se rassurent, le morcellement réel du corps, comme signification imaginaire originaire de telles techniques corporelles, trouve son point stable dans le concept de méta-corps. Concept qui nous servira de transition vers le second point annoncé, celui du corps considéré comme "trésor d'organes".

Le "méta-corps" et le don d'organes :

Parmi les questions qui intéressent la bioéthique aujourd'hui, il est celle du corps en tant que réceptacle d'organes, susceptibles d'être transmis à d'autres individus. Le statut du corps dans cette optique a été envisagé récemment par François Dagognet, qui est un philosophe qui s'intéresse aux sciences biologiques et qui, à la suite de nombreux autres ouvrages, vient de publier un livre intitulé *"Le corps multiple et un"*.

Se conformant en cela à une opinion de Jean-Paul Sartre, Dagognet nous avertit que si le corps est "ce qui me donne toujours un point de vue sur le monde" il est aussi "celui sur lequel on ne peut prendre aucun point de vue". C'est ce caractère "insondable" du corps, "boîte noire" selon d'autres, qui pose avant tout la question de son lien au sujet (et donc de son maniement dans la "relation d'aide") pour autant que, toujours selon Sartre, "je suis un corps dans la mesure où je suis".

Et puisque ainsi chacun est censé avoir un rapport très peu réalisé à son propre corps, il semble loisible de prélever sur ce corps autant de parties que l'on voudra sans que l'ensemble en soit dénaturé. D'où aussi le statut déontologique accordé à ce "méta-corps", indéfiniment interchangeable, puisqu'il n'est pas question de libido ni même de narcissisme dans cette perspective. D'où cette conclusion de Dagognet [Dagognet, 1992, p. 209] :

Est-ce que l'existence des corps vivants, — un méta-corps communautaire — ne l'emporte pas sur l'individuel, au moment même de sa propre extinction (...)? N'est-il pas juste aussi d'admettre un corps généreux qui passerait à travers les générations et pourrait venir secourir les malheureux ou les défaillants, sans que jouent les questions d'argent ou de prestige ?

Ce qu'une telle conception doit à l'identification inconsciente de l'auteur au modèle que constitue pour lui un certain Lavoisier, apparaîtra à ceux qui voudront bien se rapporter à un écrit antérieur de Dagognet [1968].

3°. "Relation d'aide" et endoctrinement: étude d'un cas concret, celui d'Anna 0.

Illustrer la "relation d'aide" est on ne peut plus facile et il serait aisé, par exemple, de vous parler de la Bienheureuse Marthe Robin, qui, du fond de son lit d'anorexique et d'infirme, régnait néanmoins sur un archipel de "foyers de la charité" disséminés de par le monde. Plus près de nous me semble toutefois le cas de Bertha Pappenheim, la fameuse Anna 0., des *Études sur l'hystérie* de Breuer et Freud.

Les quelques notations que je vais emprunter au livre de Lucy Freeman (*L'histoire d'Anna 0.*), ne visent qu'à indiquer le contexte fantasmatique et libidinal dans lequel se trouve mise en oeuvre la "relation d'aide", et le prix idéologique qu'il y a lieu de payer pour la recevoir. Il s'agit d'un cas classique de "relation d'aide" sous-tendu par une "signification inconsciente" à expression identificatoire. Sollicité par l'entourage de la jeune malade (baptisée Anna 0. pour les besoins de l'édition) le Professeur Breuer se penche sur son cas, en cette semaine de Noël 1880, cas qu'il tente de traiter par l'hypnose (Freeman, p. 28) :

Dès ses premiers mots : *dormez, dormez*, ses yeux se fermèrent rapidement, presque avec empressement et sa respiration devint lente et régulière, le rythme respiratoire de la transe hypnotique. *Avez-vous quelque chose à me dire ?* demanda-t-il. D'une voix remplie d'une crainte soudaine, elle dit: *ce sont les serpents : ils sont encore là (...)*. Elle commença à sangloter, les larmes ruisselaient le long de ses joues. *Aidez-moi ! Aidez-moi!* supplia-t-elle. *Je vous en prie, détruisez les serpents pour qu'ils ne reviennent pas.*

Appelant à l'aide pour se soustraire à ses fantasmes sexuels, Anna 0. retrouvera ces mêmes fantasmes au quotidien, par le biais de la relation d'accompagnement qu'elle prodiguera, sa vie durant, à des jeunes prostituées. Elle les accueillera dans des "clubs de jeunes filles" que d'autres l'aideront à créer, sur le territoire d'une Allemagne aux prises avec une des crises économiques les plus sévères de son histoire. Son symptôme transférentiel constituait un défi de nommer sa maladie, lancé au représentant officiel de la science. Puis, ayant réussi à dérouter son médecin par une grossesse nerveuse, dont elle lui attribuait la paternité, Bertha Pappenheim rompt cette relation transférentielle pour faire carrière dans la "relation d'aide" non sans poser ses conditions idéologiques.

En fait, au gré d'une rupture avec son milieu d'origine, Anna O. s'identifie à son hobereau de père, pour revaloriser son statut de père idéal par l'action charitable, que loueront par la suite les ligues féministes. J'ai dit identification, car ce qui se trouve conservé, ce sont les idéaux du père. Passons sur son insistance sur le caractère non-rémunéré de cette "relation d'aide", comme à-côté du statut paternel. Il est notoire qu'elle a pris en charge, à titre individuel, une certaine Hannah, qu'elle a recommandée comme "secrétaire générale de la fédération, pour travailler au bureau de Berlin" [Freeman, p. 169].

De plus, elle pousse le paternalisme jusqu'à lui chercher "un mari approprié". La valeur sublimatoire de cette identification paternelle est révélée par les conseils qu'elle donne à une autre femme qui ne pouvait avoir d'enfants. C'est ainsi qu'elle lui écrit (p. 172):

Je comprends votre tristesse en apprenant que la plus grande joie, peut-être, d'une femme vous soit refusée /.../. Les femmes qui n'ont pas le bonheur d'une maternité personnelle réelle peuvent avoir la chance de réaliser une maternité spirituelle en entreprenant d'aider les enfants et les adolescents que les véritables mères ont négligés partiellement ou complètement.

Il est clair que pour elle la maternité est une forme d'achèvement de la féminité. Ainsi, ses avis et son action sont idéologiquement orientés. Mais il se peut qu'à l'agacement de certaines féministes des années soixante qui se réclamaient d'une "femme" autre que mère, ait succédé de nos jours la ferveur d'un féminisme écologique [Badinter 1992, p. 45] qui verrait dans le rapport mère/fille « la quintessence du couple humain ».

Je pourrais poursuivre en découvrant avec vous dans ce livre d'autres aspects d'une idéologie, qu'on qualifiait hier encore de réactionnaire, au nom d'un progrès conçu comme une adaptation aux diktats de la techno science. Je m'en tiendrai là non sans évoquer une décision de sa part que je considère comme significative. A la suggestion qui lui a été faite un jour d'envoyer telle personne chez un psychanalyste (p.183) « elle se leva brusquement et dit catégoriquement : "Jamais! Pas de mon vivant" ».

4°. De l'irréductible dans la "relation"

Après que certaines limites subjectives à la "relation d'aide" aient été ainsi clairement indiquées, il est temps de tenter de redéfinir cette dernière.

Aider un enfant à enfiler ses chaussettes, à finir sa soupe, ou à faire un dessin pour sa maman, est-ce une "relation d'aide" ? Il n'est pas sûr que ça l'aide en quoi que ce soit, d'autant que ce genre d'activité s'oriente plutôt en fonction des exigences et des contingences des adultes. A moins qu'il ne s'agisse de l'aider explicitement à surmonter quelque handicap (mais peut-on parler de "relation" dans ce cas, plutôt que de suppléance ?), ces activités ont le sens d'une invite à entrer en relation. D'autant que la relation est souvent refusée et que l'adulte lui-même n'entre pas en relation avec un enfant sans poser certaines conditions (ne serait-ce que l'interdit de mordre qui relève de l'interdit du cannibalisme).

Il est à noter que la désacralisation de la "relation", et notamment de la "relation" au corps, livre ce dernier à toutes sortes de modes d'intervention, qui, sous prétexte de "relation d'aide" à l'assomption de la copropriété, déconstruisent proprement certaines significations; primordiales, telle la honte, sans se soucier des conséquences d'une telle déconstruction. Le problème se complique lorsque cette signification de la honte demeure inconsciente, encore qu'une certaine réticence irraisonnée du sujet puisse témoigner de cette sous-jacence.

Ce qui reste donc d'irréductible dans la relation d'aide, à ce niveau, c'est certainement le consentement de l'"aidé", et le respect de ses réticences les plus discrètes, puisque aussi bien il n'est pas sûr que ce dernier sache toujours à quoi il s'engage sur le plan libidinal.

5°. Et quand la "relation d'aide" se bureaucratise ?

C'est ainsi que se produit une confluence des motifs individuels avec les "modes" selon lesquels la "relation d'aide" se trouve institutionnalisée au point que la "signification inconsciente" devienne la chose la plus évidente alors qu'on la supposait masquée. Or, le mode le plus répandu de nos jours est le mode bureaucratique qui s'institue en termes de gestion; il s'agit de la gestion des tactiques d'intervention décidées à un niveau politique. Cependant, l'omniprésence de cette gestion bureaucratique de la "relation d'aide" oblige les "âmes pures" à ne s'engager dans l'action qu'à condition de refouler le discours politique qui leur dicte leur tâche. L'histoire témoigne de choix d'aide qui se sont autorisés de l'impératif d'oedipianiser systématiquement les enfants dits "dysharmoniques", ou, au contraire, de les priver de tout abord freudien de leur problème, et ce conformément aux changements de mode intervenus respectivement avant et après le reflux de la vogue psychanalytique au tournant des années 70.

Néanmoins, le pessimisme n'est pas de mise du fait même que les agents de cette "relation d'aide" ne sont pas encore parfaitement robotisés. Ainsi, par exemple, sans être nécessairement avertis de toutes ces velléités d'universalisation de "l'aide", les analysants freudiens apprennent tout de même, au gré de leur cure, à se méfier de leur propre définition du "bien" et de leur propre compulsion à s'occuper du "bien" d'autrui.

6°. D'une technique de résolution du transfert induit par la "relation d'aide" qui relèverait d'une éthique du sevrage

Comment faire cesser la double relation de dépendance que la "relation d'aide" est susceptible d'induire, sans que la solution soit par trop chirurgicale ? La réponse ambiante est on ne peut plus simple : il faut réduire la durée de cette relation. Plus c'est bref, plus c'est moral. En réalité, on interrompt arbitrairement un processus qui en fait se résout par un changement de main. L'aidé est ravi de faire croire à l'aidant que ses efforts ont été suivis d'effet, moyennant quoi, en douce, il va voir quelqu'un d'autre.

Sur le plan psychanalytique, à supposer qu'on puisse parler de relation d'aide, la longueur de la cure découle de ce qu'on ne peut pas entretenir de relations intermittentes avec son propre inconscient. Ou ça devient un mode de vie, ou ça continue à fonctionner sur le mode du refoulement, comme indiqué plus haut. Bref, la "relation d'aide" n'échappe pas à la dimension du conflit. Conflit imaginaire dont il s'agit ni de le masquer ni de trop le solliciter du côté du pôle fusionnel de la relation, qui ne se résout habituellement, dans ce cas, que dans le sang. Ou le meurtre de l'autre ou le suicide, et n'oublions pas que le suicide n'est qu'un mode de retour dans le sein maternel, en transgression de l'interdit freudien.

Puisque "l'aide" n'intervient que pour mieux exclure "la relation", que pour mieux assujettir l'aidé et donc le rendre docile et dépendant, autant proclamer que "l'aide" est "laide" et qu'aider c'est dégrader celui qu'on prétend aider. On voit que le pire est atteint lorsque ceux qui sont aidés exigent la reconnaissance du droit d'être aidés.

Boire le petit lait du droit c'est désespérer Prométhée rivé à son rocher, voire le faire dériver vers une négation de lui-même. Mieux vaudrait, afin de sauver l'humain, le replonger dans les délices de la captivité de Baby-lone.

Un "parti pris doctrinal" [Fétida, 1992, p. 200] se trouve ainsi requis, qui place l'analyste *au seul niveau des exigences de méthode et de pensée* et qui ne prétendrait pas *répondre à un égalitarisme prôné par la société civile*.

Il devra pour cela admettre *qu'une analyse pleine et entière convient à très peu de patients* [Fetida, *ibid*], mais que c'est à ce prix de non-réciprocité que l'"aidé" aura une chance d'échapper à la camisole du conformisme ambiant.

BIBLIOGRAPHIE

BADINTER E., *XY, De l'identité masculine*. Éditions Odile Jacob, 1992.

BOUGNOUX D., *Le fantôme de la psychanalyse*, Éditions Soupçons, 1991.

DAGOGNET F., "Sur Lavoisier; présentation du Discours préliminaire". *Cahiers pour l'analyse*, n°10, 178-194, 1968.

DAGOGNET F., *Le corps multiple et un*, Collection : "Les empêcheurs de penser en rond", Distique, 1992.

EKMAN P., "Are there Basic Emotions?" *Psychological Review*, 99, n° 3, 550-553, 1992.

FEDIDA P., *Crise et contre transfert*, Presses Universitaires de France, 1992.

GAUCHET M., *L'inconscient cérébral*. Seuil, 1992.

MEYER R., & coll., "Reich ou Ferenczi? Psychanalyse et somatothérapie", Hommes et perspectives, *Le Journal des Psychologues*, 1992.

ROGERS C., *La relation d'aide et la psychothérapie*, Éditions Sciences Sociales Françaises, 1971.

SALOME J., *Relation d'aide et formation à l'entretien*, Presses Universitaires de Lyon, 1987.

STOIANOFF-NENOFF S., "L'aliénation au discours de la science", in HASSOUN J., et coll., *Freud, Le voyage à Nancy*, Presses Universitaires de Nancy, 1990.